

MONA OZOUF

**LA CAUSE
DES LIVRES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

- L'ÉCOLE, L'ÉGLISE ET LA RÉPUBLIQUE, 1871-1914, Paris, Armand Colin, 1962 ; rééd. Éd. du Seuil, coll. « Points histoire », 1992.
- LA FÊTE RÉVOLUTIONNAIRE, 1789-1799, Paris, Gallimard, 1976 ; rééd. coll. « Folio histoire », 1988.
- LA CLASSE ININTERROMPUE. CAHIERS DE LA FAMILLE SANDRE, ENSEIGNANTS, 1780-1960, Paris, Hachette, 1979.
- L'ÉCOLE DE LA FRANCE. ESSAIS SUR LA RÉVOLUTION, L'UTOPIE ET L'ENSEIGNEMENT, Paris, Gallimard, 1984.
- L'HOMME RÉGÉNÉRÉ. ESSAIS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, Paris, Gallimard, 1989.
- LES MOTS DES FEMMES. ESSAIS SUR LA SINGULARITÉ FRANÇAISE, Paris, Fayard, coll. « L'Esprit de la Cité », 1995 ; rééd. Gallimard, coll. « Tel », 1999.
- LA MUSE DÉMOCRATIQUE. HENRY JAMES OU LE POUVOIR DU ROMAN, Paris, Calmann-Lévy, 1998.
- LES AVEUX DU ROMAN. LE XIX^e SIÈCLE ENTRE ANCIEN RÉGIME ET RÉVOLUTION, Paris, Fayard, coll. « L'Esprit de la Cité », 2001 ; rééd. Gallimard, coll. « Tel », 2004.
- JULES FERRY, Paris, Bayard/BNF, coll. « Les Grands Hommes d'État », 2005.
- VARENNES. LA MORT DE LA ROYAUTÉ, Paris, Gallimard, coll. « Les Journées qui ont fait la France », 2005.
- COMPOSITION FRANÇAISE. RETOUR SUR UNE ENFANCE BRETONNE, Paris, Gallimard, 2009 ; rééd. coll. « Folio », 2010.

En collaboration avec Jacques Ozouf

LA RÉPUBLIQUE DES INSTITUTEURS, Paris, Gallimard/Éd. du Seuil, 1992.

Sous la direction de François Furet et Mona Ozouf

- DICTIONNAIRE CRITIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, Paris, Flammarion, 1988.
- LA GIRONDE ET LES GIRONDINS, Paris, Payot, 1991.
- LE SIÈCLE DE L'AVÈNEMENT RÉPUBLICAIN, Paris, Gallimard, 1993.

LA CAUSE DES LIVRES

MONA OZOUF

LA CAUSE
DES LIVRES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2011.

Extrait de la publication

Préface

Trier parmi la masse des articles écrits pour *Le Nouvel Observateur*, échelonnés sur près de quarante ans d'existence, est un exercice de mélancolie. Il oblige à lire à rebours la phrase de la vie. Il fait resurgir les maisons d'été et les matins d'hiver où tel livre a été lu, tel papier écrit. Il fait trembler les souvenirs. Et comme la récolte de ces textes contraint à remonter à des temps très lointains, où l'ordinateur était inconnu, il faut feuilleter l'hebdomadaire, retrouver des débats retombés en poussière et qui en leur temps ont pourtant flambé, des photographies cruelles, et des noms qui font mesurer les disparitions et la perte. On a aussi le nez sur les tics d'écriture, les citations éreintées à force de servir, et même, semées ici et là, quelques erreurs : tout ce qui me chagrine aujourd'hui, mais que je prends le parti de corriger peu, pour laisser à l'ensemble la vérité du décousu et de l'urgence.

Il m'est déjà arrivé de réunir des textes écrits pour des revues savantes. Le résultat de ces entreprises est toujours disparate, mais en pareil cas les articles du moins obéissent à une logique claire : on vous les commande en fonction de travaux antérieurs, dûment estampillés et reconnus. Avec l'hebdomadaire, on change de rythme et d'échelle. Ici, les papiers sont dictés par une actualité littéraire fantasque, le hasard des commémorations, le retour des anniversaires ; ici, ils sont soumis à d'impérieuses

contraintes : sujets à traiter, figures imposées, mise en pages à respecter, nombre de signes à ne pas déborder, sous peine d'être soumis à l'arbitraire chirurgie du « marbre ». Ce sont papiers de circonstance : la circonstance les dévalue, le vent du jour les emporte. Le résultat ne peut être qu'une récolte confuse, où le hasard a plus à dire que la nécessité.

On trouve de tout, en effet, dans cette brocante. Des crieurs de chapeaux et des vendeuses de marée, des Anglais grognons, des magnétiseurs, des sibylles, et quelques orateurs de taverne. On fait connaissance d'un sabotier qui tient boutique de contes, d'un philosophe qui ne réfléchit bien qu'au lit, d'un guillotineur féru d'Anacréon, d'un roi en larmes quand on lui présente une épouse de trois ans, et d'un autre qui course les chats la nuit sur les toits des Tuileries. On chemine avec des écoliers du Lot-et-Garonne qui sabotent vers l'école du village, on joue au pharaon avec Marie-Antoinette, on s'évanouit avec les âmes sensibles en présence de Voltaire. On peut se promener paisiblement sous les ormes du mail, ou remonter la rue Soufflot dans le brouhaha des cortèges. Il arrive aussi qu'entre deux talus bretons on se trouve nez à nez avec une inquiétante lavandière de nuit. Et on goûte à toutes les variétés d'amour : l'amour comme cataclysme et comme encombrement, comme passion incommode et comme illumination, comme tempête, embellie, tourment, repos, fièvre, délice, poison.

Une fois ces papiers partout déballés et répandus, il faut bien essayer de réduire le désordre. Dans les sept piles que je parviens grossièrement à en faire, il y a une vraie surprise, celle de voir un rangement aussi rustique retrouver bienheureusement les thèmes qui au long des années ont scandé mon travail : la littérature, étrangère parfois mais surtout française, avec une tendresse pour le genre des correspondances et une prédilection pour le grand siècle de l'histoire, le *xix^e*, sur lequel s'allonge l'ombre portée de la Révolution ; les portraits féminins ; le dialogue de la France et des Frances, où l'on voit une diversité obstinée tenir tête à la souveraine unité de la nation ; la Révo-

lution bien sûr, son déroulement, mais aussi son annonciation par les Lumières et la traîne qu'elle laisse dans la République; enfin les livres des historiens, mes contemporains pour l'essentiel, qui ont accompagné mon propre itinéraire. De cette fabrication abandonnée au petit bonheur des jours on dirait, c'est étrange, qu'une nécessité est née.

Est-ce le simple fait d'avoir trouvé un classement pour ces papiers qui fait surgir, sinon une cohérence — ce serait trop dire —, mais au moins une constance? À relire ces textes j'ai parfois le sentiment que les cartes ont beau avoir été battues par les rencontres de la production littéraire et jetées en vrac sur le parquet comme dans le poème d'Aragon, un génie facétieux s'est employé à me distribuer toujours la même donne. N'exagérons pas le caractère miraculeux de cette coïncidence. Il suffit de quelques années pour que s'établisse dans un journal la conviction que tel sujet n'est pas pour vous, tandis que tel autre vous revient de droit. Ainsi s'explique, parmi les articles consacrés à la France, le privilège accordé à la Bretagne, et parmi les auteurs étrangers, à Henry James: une œuvre et une terre que j'ai plus que d'autres fréquentées. Tout dépendants qu'ils aient été de la circonstance éditoriale, les articles du *Nouvel Observateur* ont donc quelque chose à dire de mes attaches et de mes goûts profonds. Je n'ai pas de peine à retrouver en eux les voix que je préfère, ensoleillées et paisibles comme celle de Larbaud, consolantes comme celle de George Sand. Ni à saluer au passage mes héros, comme cette Nadedja qui, lorsque l'oreiller et la boîte à thé deviennent insuffisants à cacher les poèmes de Mandelstam — car la police éventre les coussins et vide les boîtes —, fait de sa mémoire l'abri vivant des poèmes salvateurs.

Reste alors à découvrir la source de l'unité. Le plus simple est de la chercher dans la mémoire d'une enfance qui avait reçu en partage à la fois l'ennui, la solitude et leur remède absolu, la lecture. Cette source cachée est loin de m'appartenir exclusivement. C'est celle de tous les enfants sages, des adolescents d'autrefois, qui ont grandi dans un monde avare d'images, de

musiques et d'amitiés : contraints donc, dans la longueur des dimanches et des vacances étirées dans la torpeur des étés, de recourir, comme unique talisman, aux pages imprimées.

Mais si cette évocation dit beaucoup, en effet, sur la façon dont on contracte le goût des livres, elle dit peu sur l'élection particulière des auteurs et des œuvres. Dans leur océan, pourquoi choisit-on de s'intéresser à tel thème ? Pourquoi traverser la vie avec le secours de telle ou telle citation fétiche ? Pourquoi donner son cœur à tel personnage et jurer sa foi à tel écrivain ? Si je cherche ce qui a été déterminant dans mes intérêts et mes goûts, et donc présidé lointainement à ce recueil, je me convaincs qu'ils s'enracinent tous dans mes années de militance juvénile. C'était un brouillon d'engagement, une expérience très modeste, une illusion brève : quatre années tout juste, qui me paraissent pourtant éclairer ce qui a suivi.

Il n'est pas difficile de résumer les deux fortes croyances qui m'avaient amenée à entrer dans la douteuse religion communiste : d'une part, l'enthousiasme pour l'idée que la volonté peut changer un monde injuste, la certitude que dans la société de l'« égalité réelle » l'esprit devait être plus subtil, le corps plus harmonieux, le cœur plus léger ; d'autre part, le salut respectueux fait aux puissants déterminismes collectifs, majestueuses lois de l'histoire et impératifs sociologiques, qui paraissaient commander les comportements individuels. Bizarre assemblage que ces deux croyances auxquelles il me semble que j'adhérais d'un même élan : d'un côté, un grisant appel à la maîtrise par les hommes de leurs destins ; de l'autre, un système inflexible et glaçant, laissant à l'individu bien peu de chances d'exprimer quoi que ce soit de personnel. Dans cette foi contradictoire le désenchantement était dès l'origine contenu. Et mille occasions de l'approfondir devaient lui être offertes dans les années qui suivirent, profuses de révélations qui faisaient voir dans la radieuse société de l'imagination une caserne lugubre. Du même coup, il n'y avait plus beaucoup d'espace pour les rêveries constructivistes. Beaucoup, en revanche, pour l'irritante ques-

tion du maléfice qui en si peu de temps transforme la justice en injustice, la liberté en contrainte et fait resurgir dans les êtres neufs les très vieux emplois des bourreaux et des victimes.

Il se peut que je me méprenne, que je cède à l'illusion rétrospective de la cohérence en me persuadant aujourd'hui que, peu ou prou, tous les articles écrits pour *Le Nouvel Observateur* portent la marque de cette désillusion et racontent une longue déprise. Ceux qui ont trait à l'histoire révolutionnaire sont à cet égard les plus démonstratifs : car dans la Révolution française comme dans l'engagement militant, l'allégresse des premiers jours se mue en peur, puis en épouvante ; dans l'une comme dans l'autre on s'évertue à camoufler cet écart vertigineux. Tantôt on invoque la citadelle assiégée et les formidables ennemis qui rendent nécessaire le recours à la terreur. Tantôt on use libéralement de l'oxymore : pour faire advenir la société réconciliée, le bonheur et la paix enfin établis sur la terre, et les cuisinières dirigeant l'État, force est bien, disent les bons apôtres, de recourir au despotisme de la liberté. Dont ils jurent, aujourd'hui comme alors, qu'il sera temporaire, mais nous savons désormais combien ce temporaire volontiers s'éternise. Partout donc, dans la promenade à travers la Révolution française, je retrouvais les perplexités de ma jeunesse. Ce n'est donc pas un hasard si ce recueil s'achève sur un article relatif à la croyance, où je retrouve les questions mêmes de mon jeune temps : comment parvient-on à ne voir que ce qu'on veut croire ou penser ? Comment fait-on pour ne pas croire ce qu'on a sous les yeux ? Par quel étrange chemin en vient-on à croire ce qu'on ne croit pas tout à fait et à garder sa croyance alors même qu'on perd la foi ? L'ancien croyant enfin est-il le mieux placé pour analyser sa croyance ?

Mais ce sont peut-être davantage encore les articles qui paraissent n'avoir rien à voir avec l'histoire qui font le mieux mesurer la constante inspiration qui a découlé de cette brève expérience militante. Ainsi des textes sur les femmes. La torrentielle littérature qui leur a été consacrée, ces derniers temps, parle plus communément de déterminisme que de liberté. On y

entend s'entrechoquer, comme autant d'épées cruelles, les mots de domination, soumission, oppression, exclusion. Les portraits qu'on trouvera ici disent tout autre chose. Quand l'arrogance masculine prétend construire un monde à sa convenance — société nouvelle, homme nouveau, esprits et cœurs régénérés —, les femmes ont l'ingéniosité modeste de faire avec le monde comme il va. Peut-être parce qu'elles sont moins que les hommes prisonnières de la gangue sociale. Peut-être parce qu'elles sont, plus directement qu'eux, liées aux circonstances critiques de la vie, naissance, mort, maladie, malheur. Peut-être parce que la malchance de n'être pas (pas encore ?) les égales des hommes, elles savent la convertir en chance. À parcourir les articles de ce livre, on se persuade en tout cas que tout cela a aiguisé chez elles l'esprit d'observation et la liberté intellectuelle, et les a amenées à honorer deux divinités aimables, l'ironie et la pitié. On croise donc ici des raisonneuses de charme — Isabelle de Charrière —, des esprits doucement sarcastiques — Jane Austen —, des prêtresses de la civilité — Julie de Lespinasse —, des spécialistes de la négociation et des accommodements, Germaine de Staël et George Sand. Et il serait fou d'en conclure pour autant que cet esprit de modération les confine et les condamne à la prose de l'existence. D'abord parce qu'il leur arrive d'être, comme l'écrit Arnold Ruge à Marx, plus radicales que les hommes, « la Sand et la Tristan » en remontrant sur ce point à Louis Blanc et à Lamartine. Ensuite parce qu'elles sont aussi, pendant que les hommes, comme le dit Michelet, « chassent et combattent », des créatures d'imagination, en colloque avec l'invisible, toujours un brin sorcières.

Cette embarquée dans l'imprévu, antidote aux implacables certitudes, éclate encore ici dans le sort fait aux correspondances. Si elles occupent dans ce recueil une telle place, c'est pour dire, dans leur décousu, et parfois leurs explosions de spontanéité, ce que s'ingénient souvent à cacher, arranger, ou rationaliser les Mémoires. La vérité, disait Germaine de Staël,

est dans mes lettres. Les correspondances offrent le plaisir de découvrir dans leur fraîcheur crue les jugements portés sur les livres avant que les aient recouverts les sédiments de la critique, et sur les êtres avant que les ait immobilisés le drapé de la gloire : elles affublent Napoléon III du sobriquet d'Isidore ; elles réservent la surprise de voir Flaubert traiter Michelet de « vieux fol » et des amoureuses faire du colosse Balzac « leur petit minet d'amour ». Elles nous mettent dans la confiance des perplexités de l'écrivain : quel titre choisir pour le livre, quel prénom pour l'héroïne, et que vaut le dernier roman, une question qu'un Balzac anxieux n'hésite pas à soumettre à une obscure petite provinciale. Elles montrent Simone de Beauvoir, dans le temps même où elle écrit d'une main le missel de l'émancipation féminine, jurer de l'autre à Algren la foi d'esclave qu'on attend habituellement du deuxième sexe : « Je serai votre obéissante épouse arabe. » Elles peignent Marx en despote bourgeois, Tocqueville en cavaleur ; elles font vivre un Jaurès étourdi, un Péguy gamin, un Mérimée sensible, révèlent la tendresse sous la férocité de Mirbeau. Rien n'est plus plaisant encore que de lire les correspondances échangées entre deux êtres dissemblables, voire « deux antinomies », comme Sand et Flaubert : une conteuse spontanée dont la plume heureuse court la poste, un angoissé que le moindre paragraphe met à la torture ; une personne calmante comme la verveine du soir, et un encoléré chronique ; une adoratrice du progrès de l'humanité, où l'autre ne voit que niaiserie. Leurs missives font naître entre eux un improbable amour d'amitié, mais aussi un débat infini. Les lettres ont le pouvoir de faire vivre et prospérer ce que Pascal appelle « les contrariétés ».

Ces contrariétés, nées d'une histoire politique agitée et du choc des tempéraments, sont aussi, quand il s'agit de la France, le fruit d'une géographie bigarrée. Au fil des siècles, les tentatives n'ont pas manqué pour les réduire et parvenir — en ceci notre époque n'a rien inventé — à une formule indiscutée de la francité éternelle. On a voulu l'incarner dans des figures

symboliques — Marianne —, historiques — Vercingétorix —, philosophiques — Descartes. On a tenté de la faire tenir dans la galanterie, la conversation, le radicalisme politique, le penchant à l'abstraction. Mais on dirait que l'essence intemporelle de l'identité française se dérobe constamment à qui entreprend de dresser le tableau de la France. Ceux qui ont arpenté le territoire national ont toujours dû distinguer les campagnes sagement peignées et les terroirs rugueux, opposer les pays de la tuile à ceux de l'ardoise, les toits pentus aux toits plats, les villes que le coton habille à celles que le froment nourrit, le cidre au vin, la châtaigne à l'olive. Il leur a fallu répertorier sur le sol français les mille et une manières d'atteler les bœufs et les chevaux, d'orner la toile et la futaine, de couper les cheveux, de demander en mariage et de porter le deuil. Plus surprenant encore, le même terroir communal exigu leur a souvent paru receler des disparités invincibles : le côté de Guermantes et celui de Méséglise, qu'un honnête chemin relie pourtant, sont plus éloignés que l'Inde et que la Chine.

Le salut convenu à l'indivisible nation, la conviction que la France tend vers l'unité comme l'arbre vers le fruit n'a donc jamais pu faire taire les voix discordantes. Et ce sont elles, celles mêmes dont prétendait nous garantir à jamais l'engagement militant, qui surgissent ici à chaque pas avec l'événement intempêtif, la rencontre inattendue, le sentiment incongru. L'imprévisible, autre nom de l'intéressant, est partout présent. La littérature, sur la chaîne usée des destinées humaines, n'en finit pas de broder de nouveaux festons. Elle accorde aux hommes le droit d'être doubles. Elle multiplie les transfuges, les convertis, les renégats. Elle a un faible pour les trajectoires qui brusquement dévient, pour les sentiments qui divaguent. Elle fait sa part au mystère. Elle illustre la profusion d'un univers que nous ne percevons bien, selon le grand liseur qu'était Jaurès, qu'à travers des livres capables de démultiplier nos vies étroites.

Telle est la cause des livres. En choisissant de coiffer par ce titre ce pêle-mêle de papiers, j'ai conscience d'avoir opté pour

une tonalité guerrière, qui suggère des adversaires protéiformes à combattre, et une cause à défendre. Les adversaires portent des noms variés : uniformité, généralité, abstraction, simplification, contrainte, refonte autoritaire des âmes et des vies. La cause peut se contenter du simple et beau nom de liberté. Mais si l'on peut en effet, juché sur le rempart des livres, batailler pour elle, on peut aussi, abrité derrière ce rempart, savourer le pur plaisir qu'ils procurent. « Quand vous aurez fini de jouer avec vos livres », c'était, adressée à ma mère et à moi, l'injonction grondeuse de ma grand-mère. Avec ce mot de jeu, arraché selon elle aux tâches essentielles de la vie, elle disait quelque chose aussi de la cause des livres, qui peut être, mais n'est pas toujours, celle de l'utilité. Mais celle du cadeau gratuit, des bonheurs qu'on n'a pas mérités, de l'imagination en cavale et de l'échappée belle, comme dans la forêt de Brocéliande on a parfois la chance d'entrer au hameau de Folle Pensée.

*

Le livre que voici est fait presque exclusivement des articles écrits dans une longue fidélité au *Nouvel Observateur*. Je n'ai consenti que trois exceptions à cette règle initiale. À l'ensemble des papiers qui touchent à la Révolution française j'ai adjoint un texte écrit pour *L'Histoire* sur les massacres de Septembre, maillon nécessaire à mes yeux. Je me suis avisée d'autre part que dans la dernière séquence du livre — qui réunit pour l'essentiel des articles consacrés aux historiens de ma génération — manquaient deux de mes plus proches amis. J'ai donc réécrit à la troisième personne un discours adressé à Pierre Nora lors de la remise de son épée d'académicien, et qui se voulait aussi le portrait d'une génération. Et ajouté, pour clore l'ouvrage, un inédit sur François Furet. Deux textes qui n'ont pas exactement le statut des articles écrits pour l'hebdomadaire, mais qui sont pour moi une manière d'évoquer le travail si longtemps partagé et d'acquitter la dette de l'amitié.

I

Une patrie littéraire

LA POTION DU DOCTEUR MONTAIGNE

Sainte-Beuve a imaginé le convoi de Montaigne : derrière le cercueil, la foule des voisins et des cousins (La Fontaine, Mme de Sévigné), des émules (La Bruyère, Montesquieu, Jean-Jacques), et même, au beau milieu de l'assistance, le roi Voltaire. Bref, un bel enterrement. Mais tous ces gens ont la tête ailleurs. Chacun papote et ne parle que de soi. Nul ne pense au salut du défunt, pas un ne prie. Sauf Pascal, « s'il est du cortège ».

Ce qui est douteux : car ces funérailles ne sont pas tout à fait des funérailles nationales. Sainte-Beuve n'a pas recensé, mais on peut le faire pour lui, ceux qui ont boudé les obsèques. Bossuet, bien entendu ; Malebranche, qui jugeait criminel le plaisir pris à Montaigne ; et même Michelet, qui lui pardonnait mal de s'être, l'année de la Saint-Barthélemy, « enfermé dans sa maison en s'amusant à se tâter le pouls ». Il y a dans la littérature française un clan, janséniste, ou intégriste, ou ascétique, ou révolutionnaire, qui hait en Montaigne tantôt la nonchalance à l'égard du salut, tantôt la tiédeur de l'engagement politique, et en tout cas le style coteaux modérés et douceur française, le goût de la commodité. Les terroristes, de droite ou de gauche, n'aiment pas qu'on leur dise que le bonheur privé existe,

Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Gallimard, 1982.

inaliénable. Ils flairent la trahison dans la vie intérieure ; et l'imposture dans la souplesse.

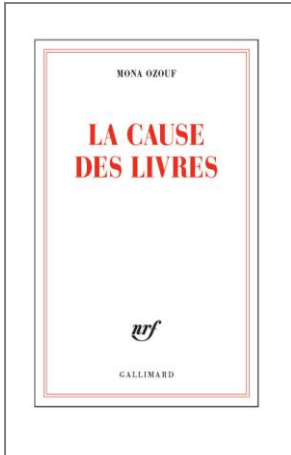
C'est vrai qu'il y a d'innombrables Montaigne, selon lecteurs et humeurs. Dans le patchwork des « Essais », on peut découper un Montaigne chrétien et un Montaigne rationaliste ; un Montaigne hédoniste et un Montaigne stoïcien. Surtout, un Montaigne émancipateur et un Montaigne conservateur.

Car l'un était épris de la liberté de pensée, et l'autre, réticent à l'égard du principe protestant ; l'un était horrifié par les malheurs de son pays, et l'autre les plantait là pour une escapade allemande ou italienne ; l'un était maire de Bordeaux et l'autre, la peste venue, se garda d'entrer dans sa bonne ville, dont on dut lui demander les clefs. C'est à la louche association, en une même personne, de ces deux individus que le tribunal de notre époque demande des comptes.

Pour excuser la frileuse prudence de son client, l'avocat de la défense peut dire que les Français en général détestent la contrainte morale, que Montaigne en particulier était fort amer de se voir fermer la grand-chambre du Parlement, qu'il s'agissait après tout d'un bourgeois en train de grimper à la noblesse et qu'une époque de massacres et de bûchers en tout genre produit la réticence mentale et encourage le « sauve-qui-peut » individuel. Mais Jean Starobinski ne se fie guère aux « lois » qu'avancent la psychologie des peuples, la psychologie individuelle, la sociologie, l'histoire, ces décapsuleurs à tout faire des œuvres et des consciences. Il préfère chercher les clefs de Montaigne dans la manière toute particulière qu'il a de s'arranger avec sa condition de mortel et de mener son train d'existence. Donc, dans son « mouvement ».

Le premier mouvement de Montaigne, comme de Rousseau, est le recul devant un monde fallacieux et instable. Tout est masque : le langage est une fausse monnaie, la vie publique une criminelle supercherie, les dignités une farce, puisque même les traîtres et les assassins se plient à la cérémonie sociale, « envoient leur conscience au bordel et tiennent leur contenance en règle ».

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



La cause des livres Mona Ozouf

Cette édition électronique du livre
La cause des livres de Mona Ozouf
a été réalisée le 04 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134571 - Numéro d'édition : 184669).

Code Sodis : N49786 - ISBN : 9782072448539

Numéro d'édition : 232784.